

tête, je le retrouvais dans mon cœur... Et lorsque mon pauvre vaisseau sombra, abîmé sous les boulets ennemis, lorsque, blessé au bras et à la poitrine, je devenais moi-même prisonnier, je répétais tout bas ce doux nom de Clotilde... et le captif redevenait libre!... et le vaincu se retrouvait heureux!

— Mais enfin, ce combat, cette captivité, ces bruits de mort?

— Il est très vrai que le "Lys" n'existait plus, que presque tout l'équipage a péri, que mon pauvre capitaine a été tué sous mes yeux, dit Gaston qui se reprenait peu à peu à ses souvenirs un moment brisés par la douleur; le combat a été acharné; nos deux vaisseaux ont luttés pendant huit heures contre cinq vaisseaux anglais; deux fois nous avons essayé l'abordage, et deux fois le vent contraire a déjoué nos efforts. Notre pont était jonché de morts; les deux lieutenants tués; le capitaine, placé devant le pavillon, jurait qu'il s'y ferait clouer plutôt que de se rendre; en ce moment, je l'ai vu disparaître; j'ai entendu un grand cri, mais le pavillon blanc y était encore: *Vive le roi!* me suis-je écrié, et à toi, Clotilde, toujours!... puis je suis tombé à mon tour sur le pont; mon sang coulait à flots de mes deux blessures... je ne les avais pas senties...

Malgré lui, en retraçant cette scène, M. de Tervaz retrouvait un peu de force et d'ardeur; ses joues étaient moins pâles, un éclair brillait dans ses yeux encore mouillés de larmes.

— Quand je revins à moi, poursuivit-il, j'étais couché dans la cabine d'un des capitaines anglais. Le capitaine Hower m'a traité comme son enfant, et pendant tout le temps que nous avons passé ensemble, j'ai trouvé en lui, sous des formes austères et froides l'affection et le dévouement d'un père; à la fin, il y a six mois, nous étions à Saint-Domingue: "Gaston, me dit-il, vous êtes libre; les bruits de guerre qui avaient couru entre l'Angleterre et la France, sont momentanément dissipés.

Je reçois un ordre de l'amirauté qui m'enjoint de vous laisser à Saint-Domingue, où vous serez recueilli par une frégate française. Et, en même temps, voici ce qu'on m'envoie pour vous;" et il me remit cette croix de Saint-Louis avec un brevet de lieutenant; sans me prévenir, il avait fait agir pour moi auprès du cabinet de Versailles, et je recevais tout à la fois ma liberté et ma récompense...

Ah! je n'eus qu'une pensée, c'est que mademoiselle Clotilde de Perne, qu'on aurait refusé au pauvre Gaston, humble enseigne et orphelin sans fortune, on l'accorderait peut-être au lieutenant de Tervaz, décoré, à vingt-trois ans, des ordres du roi... Ce moment-là fut trop beau! je me sentis trop heureux, trop fier! Cette croix, ce grade, je les lui rapportais, à elle!... à elle qui ne m'a pas attendu... Oh! Clotilde! les boulets anglais sont moins meurtriers que vous... c'est vous qui me tuez!...

Et M. de Tervaz, un moment distrait de son désespoir par le récit qu'il venait de faire, parut s'y replonger avec une nouvelle amertume.

— Mais vous, mes amis, dit-il alors, vous qui cherchez à me faire oublier que je souffre, à me détourner de ce que je dois apprendre, oh! je vous en supplie, dites-moi tout; je veux tout savoir; et, dussé-je en mourir, j'aurai la force de tout écouter.

— Nous ne pouvons vous dire, répliqua Dominique Ernel, que ce qui est arrivé jusqu'à nous: Lorsque mademoiselle de Perne revint, il y a quatre ans, de Montpellier, où elle vous avait vu pour la dernière fois...

— Oui, interrompit Gaston, j'étais allé, comme d'habitude passer l'automne chez ma bonne vieille tante, la seule parente qui me restât en ce monde...

— Lorsque mademoiselle de Perne revint, elle paraissait pleine de confiance dans l'avenir; vous connaissez son caractère énergique et altier! Elle savait que vous étiez pauvre, qu'avant de la demander à son père, vous aviez à vous créer à vous-même un avenir, une fortune, un nom; d'ailleurs, vous étiez si jeunes tous deux! elle dix-sept ans, vous dix-neuf... On pouvait attendre. Telles avaient été les dernières paroles que vous aviez échangées en vous quittant, et on eût dit qu'elles avaient laissé sur son front si pur et si beau cette auréole qui va si bien aux jeunes et aux heureux. *Amour! Courage! Espérance!*

— Moi aussi, je les avais emportées dans mon âme comme mon seul trésor, reprit Gaston avec une indicible angoisse.

— Les choses allèrent ainsi pendant deux ans. Le marquis de Perne, veuf et se sentant vieillir, pressait quelquefois sa fille d'accepter un des nombreux partis qui s'offraient à elle, afin qu'elle pût, avant de mourir, être rassuré sur sa destinée et se voir revivre dans ses petits enfants. Mais elle refusait toujours, donnant à ses refus quelques-uns de ces mille prétextes qui ne manquent jamais aux jeunes filles, aussi étions-nous bien tranquilles de ce côté-là, lorsqu'au milieu de cette sécurité trompeuse tomba, comme un coup de foudre, la nouvelle de votre mort.

Jugez quelles furent nos angoisses; elles redoublèrent lorsqu'il fallut annoncer cette nouvelle à mademoiselle de Perne. Ce fut, poursuivit Dominique d'une voix moins assurée, ce fut une jeune personne dont vous vous souvenez peut-être, mademoiselle Antoinette Margerin, qui se chargea d'en parler à sa noble amie, d'abord comme d'un bruit sinistre, ensuite comme d'une affreuse réalité: elle reçut ce coup terrible avec une sorte d'intrépidité douloureuse, d'exaltation passionnée, plus effrayante peut-être que de vulgaires transports: — Non, Gaston n'est pas mort, je le sens là, dit-elle en mettant la main sur son cœur. Puis elle se reprit et ajouta: — Ou, si cette horrible nouvelle est vraie, à dater d'aujourd'hui je suis fiancé à un toulou et je lui serai fidèle.

— Ah! je la reconnais bien! s'écria Gaston oubliant tout.

— Pendant un mois, elle vécut enfermée, ne recevant personne que mademoiselle Antoinette Margerin et Julie Thibaut, seules confidentes de son secret. Vers cette époque, le vicomte de Varni revint de Rome, où son cousin, le vice-légat, l'avait envoyé en mission, et où il avait passé quelques années. Son grand procès avec le marquis de Perne n'était point terminé; leurs vieilles haines de famille ne semblaient pas éteintes, et cependant nous apprîmes bientôt qu'il y avait eu entre eux un arrangement à l'amiable; on attribua cette concession à un sentiment nouveau qui s'était, disait-on, emparé de M. de Varni...

— Oh! parlez! parlez toujours! dit Gaston, qui voyait que Dominique Ernel hésitait encore, ne craignez pas de retourner le poignard dans la plaie... La souffrance qu'elle me cause est le seul sentiment par lequel je tiens encore à la vie.

— M. de Varni vit mademoiselle de Perne à l'église: avant son départ, elle n'était qu'une enfant, et il l'avait à peine regardée; il la retrouvait jeune fille, et si belle qu'on s'arrêtait dans les rues pour la voir passer. Elle fit sur lui une profonde impression: ce fut alors qu'il chercha à se rapprocher du marquis de Perne; rien n'est difficile avec une immense fortune, un grand nom et un grand crédit. M. de Varni fut donc reçu dans cette maison; ses visites devinrent plus fréquentes... et quelques mois après, nous apprîmes qu'il avait demandé et obtenu la main de mademoiselle Clotilde...

Gaston de Tervaz écoutait tout ce récit avec un frémissement intérieur, mais il n'interrompait plus.